

Devoir à la maison n°1

Exercices 1 et 2

Proposition de correction



EXERCICE 1

Lisez le texte suivant et répondez aux questions qui l'accompagnent.

« Toutes nos erreurs ont la même origine, et viennent également de l'habitude de nous servir des mots avant d'en avoir déterminé la signification, et même sans avoir senti le besoin de la déterminer. Nous n'observons rien : nous ne savons pas combien il faut observer : nous jugeons à la hâte, sans nous rendre compte des jugements que nous portons ; et nous croyons acquérir des connaissances en apprenant des mots qui ne sont que des mots. Parce que, dans notre enfance, nous pensons d'après les autres, nous en adoptons tous les préjugés : et, lorsque nous parvenons à un âge où nous croyons penser d'après nous-mêmes, nous continuons de penser encore d'après les autres, parce que nous pensons d'après les préjugés qu'ils nous ont donnés. Alors, plus l'esprit semble faire de progrès, plus il s'égaré, et les erreurs s'accumulent de générations en générations. »

Condillac, *La Logique, ou les premiers développements de l'art de penser*

1. Quel est le thème du texte ?

Dans ce texte, extrait de *La Logique, ou les premiers développements de l'art de penser*, Condillac examine la nature et les conditions de possibilité des préjugés.

2. Quelle est la thèse du texte ?

Condillac défend la thèse selon laquelle les préjugés naissent d'une errance lexicale et d'un jugement hâtif remplaçant l'observation.

3. Quelle est la carence qui est à l'origine de nos erreurs, d'après Condillac ?

Penser, c'est appliquer l'activité de son esprit aux éléments fournis par la connaissance, c'est former, combiner des idées des jugements. Penser est synonyme de juger, raisonner, réfléchir, spéculer. Un préjugé est une croyance, une opinion préconçue, un parti pris, une idée toute faite, souvent imposée par le milieu, l'époque ou l'éducation. Un préjugé est donc un jugement prématuré qui se distingue de la pensée digne de ce nom dans la mesure où il ne suppose pas, comme elle, l'exigence d'une fondation en raison. Le préjugé est antérieur à la pensée véritable et il ne peut être que provisoire puisqu'il exige son remplacement par une pensée fondée, lorsque la raison a passé ses acquis au crible de ses exigences. A cette carence du jugement s'ajoute la paresse du préjugé, qui préfère les réponses toutes faites à l'inconfort du questionnement.

4. Juger à la hâte. Que signifie cette expression ? Quelles sont les conséquences d'un jugement hâtif ? Donnez des exemples.

Juger à la hâte revient à vouloir obtenir une réponse sans avoir véritablement fait l'effort d'examiner les tenants et aboutissants de la question. Un jugement hâtif est donc souvent stérile et stérilisant : il empêche l'esprit d'exercer ses forces sur l'objet qui pourrait être soumis à sa sagacité. Juger hâtivement, à la seule vue de la course apparente du soleil dans le ciel diurne, peut conduire à refuser l'hypothèse selon laquelle c'est peut-être l'observateur qui tourne autour de ce qu'il observe. Juger à la hâte en fonction de l'habit peut conduire à prendre pour un moine celui qui n'en a que l'apparence.

5. Quelle différence y a-t-il entre « penser d'après les autres » et « penser par soi-même » ?

« C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la lune, ceux du soleil et des étoiles, enfin la genèse de l'univers. Or, apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance », dit Aristote au livre A de *La Métaphysique*. En son origine historique comme en son commencement personnel, la pensée est donc marquée par la rupture. Cette attitude, qui marque la naissance de la philosophie, définit non seulement cette activité, mais plus généralement, tout travail de l'intelligence. Tâcher de comprendre, c'est s'arracher à ce qui va de soi et refuser l'adhérence à l'évidence première et indiscutée. En s'étonnant et en adoptant une position d'excentricité par rapport à l'opinion, aux idées et aux savoirs reçus, l'intelligence s'installe dans une distance nécessaire à son déploiement : il s'agit de se détacher de toute influence et de ne faire confiance qu'à la rigueur d'un entendement qui vise sa propre autonomie. Tout acte authentiquement intelligent obéit donc à ce refus testamentaire : il n'y a ni passage obligé ni hypothèques mentales pour une pensée qui entend se constituer dans une sorte de virginité préservée. Le penseur véritable doit faire le deuil du confort du prêt-à-penser, ensemble de savoirs constitués qu'on nous impose sans qu'on ait choisi d'y acquiescer.

6. Qu'est-ce qu'un préjugé ?

Un préjugé est une opinion hâtive et préconçue, souvent imposée par le milieu, l'époque, l'éducation, ou due à la généralisation d'une expérience personnelle ou d'un cas particulier. Le préjugé, qui refuse l'examen rationnel des conditions de possibilité de son énonciation, est toujours le ciment de l'ignorance et souvent l'occasion de détestation et de mépris pour son objet.

7. Quelle est la conséquence désastreuse du maintien indiscuté des préjugés ? Comment pourrait-on éviter ce désastre ?

Une pensée authentique, digne de ce nom, est une pensée féconde, ouverte, qui ne se contente pas des réponses toute faites à des questions qui deviennent superflues dès lors qu'une réponse leur est apportée, avant même qu'elles ne se posent. Pour que pensée il y ait, et pour que celle-ci soit féconde, il faut qu'il y ait en elle du manque, de l'ébranlement. Penser, c'est être toujours en éveil et considérer que les choses ne vont pas de soi : c'est là le principe de toute découverte et de tout progrès. Descartes raconte en ce sens, dans le *Discours de la méthode*, sa décision de penser l'énigme du monde sans en passer par le crible déformant des livres hérités de la Scolastique. Cet arrachement consiste à décider de n'être plus un écolier de l'esprit, et d'assumer une liberté de penser conquise contre la toute-puissance des préjugés et des erreurs sédimentés par l'habitude. L'exemple de Descartes montre bien que tout acte de réflexion authentique doit rompre avec l'héritage momifié, quitte à porter la suspicion jusqu'au cœur de la tradition la plus respectée. Fondamentalement, le penseur n'est pas un écolier qui irait chercher des solutions toutes faites dans un hypothétique cahier de corrections : « *Autant vaudrait assigner au philosophe le rôle et l'attitude de l'écolier, qui cherche la solution en se disant qu'un coup d'œil indiscret le lui montrerait, notée en regard de l'énoncé, dans le cahier du maître. Mais la vérité est qu'il s'agit, en philosophie et même ailleurs, de trouver le problème et par conséquent de le poser, plus encore que de le résoudre.* », dit Bergson dans *La Pensée et le mouvant*. L'intelligence questionne et son authenticité, sa sincérité, sa justesse et sa vérité, sont au prix du refus de toute réponse déjà trouvée et passe-partout.

Si la pensée est l'application de l'esprit aux éléments fournis par la connaissance ou l'observation, elle doit se garder de l'ébranlement constant pour mener à bien son œuvre. Une pensée qui cherche à se constituer véritablement doit construire sur du solide et se garder de vaciller. A cet égard, on pourrait donc remarquer que la culture est le moyen pour l'esprit d'avoir un matériau à partir duquel il peut travailler. En ce sens, la culture serait comme l'enfance du jugement : elle constitue un acquis préalable à partir duquel la pensée peut se déployer quand elle a la force d'être à elle-même son propre guide. Se passer de la pensée des autres, c'est prendre le risque d'une solitude qui peut se retourner en condamnation. En effet, si la pensée solitaire évite de se voir imposer des affirmations dogmatiques et autoritaires, elle doit aussi tâcher d'éviter le danger de l'inanité et de la médiocrité. Si la rupture permet d'éviter la sclérose de la répétition exégétique qui n'avance pas, elle est menacée par le danger de la vanité qui peut saisir ceux qui sont seuls, mais vides et creux.

Penser sans les autres ne permet parfois que de retrouver à grands frais ce que d'autres ont déjà pensé. En effet, la solitude contraint la pensée à reproduire, non pas abstraitement, mais en temps réel, le cheminement initial des esprits précédents. La lecture des ouvrages écrits par les grands auteurs, loin d'être seulement une entrave, pourrait être au contraire un tremplin pour l'esprit et un encouragement à penser plus loin. C'est d'ailleurs ce que remarque Descartes lorsqu'il justifie, dans la sixième partie du *Discours de la méthode*, la publication de ses travaux. La communication de ses découvertes et de ses recherches n'a pas pour but une gloire personnelle, mais entend contribuer au progrès des connaissances humaines. Il invite ainsi les « *bons esprits* », qui décryptent les mystères de l'homme et du monde, à participer à l'édification d'une œuvre commune et à communiquer « *aussi au public toutes les choses qu'ils apprendraient, afin que, les derniers commençant où les précédents auraient achevé, et ainsi joignant les vies et les travaux de plusieurs, nous allussions tous ensemble beaucoup plus loin que chacun en particulier ne saurait faire* ». D'une étincelle initiale peut naître tout autant une lumière maîtrisée qu'un incendie dévastateur. Ainsi, la fréquentation de la pensée des autres peut être aussi bien stérilisante que fécondante. Toujours est-il que tout acte d'intelligence nécessite, pour commencer, une étincelle. Ce peut être celle de l'étonnement, qui est la pierre à feu de l'esprit, mais ce peut être aussi celle surgie à l'occasion de la lecture de tel ou tel texte. La lumière déjà allumée dans l'esprit de l'écrivain se propage alors dans l'esprit du lecteur.

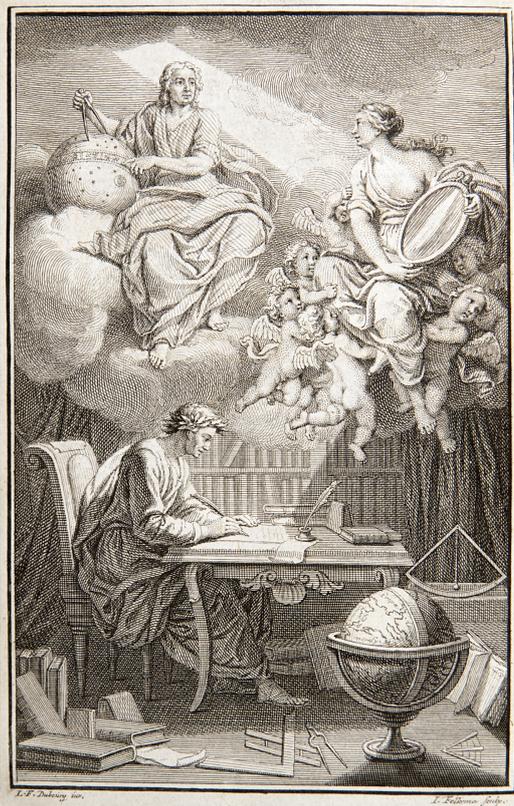
Penser, c'est mettre en œuvre son esprit contre la certitude et le confort : c'est sortir de la minorité de l'esprit, cet état où demeure l'esprit quand il est quiet et repu d'une pensée déjà toute faite. Penser véritablement, c'est donc penser par soi-même, c'est-à-dire exercer sa raison et passer au crible de celle-ci tous les acquis indiscutés. Mais si penser par soi-même, c'est se libérer des entraves des habitudes de pensée, c'est aussi prendre le risque de s'engager sur un chemin qui n'est pas forcément assuré. Penser est une activité difficile et risquée dans la mesure où il est toujours plus difficile de bâtir toute sa maison plutôt que d'habiter une maison déjà toute faite, même si elle est un peu de guingois. Penser, c'est donc faire en sorte de n'être pas dupe des *a priori* et s'efforcer de voir les choses, même les plus familières, sous un aspect nouveau ; autrement dit, c'est ébranler notre certitude concernant les choses qui nous entourent et les savoirs hérités, et accroître notre connaissance d'une réalité possible et différente, en envisageant tous les systèmes de représentation possibles, autrement dit toutes les cultures. Mieux encore que la culture, c'est donc la connaissance des cultures qui peut permettre à l'esprit de quitter le confort des préjugés. Savoir lire exige que l'on maintienne le mouvement même du questionner et du répondre dans le rapport que l'on entretient avec le texte. La stérilité gît dans l'attitude statique de celui qui veut penser par lui-même jusqu'à prendre le risque de l'inanité, et se réfugie derrière l'immobile réponse d'un propos non questionné. C'est en ce sens que toute attitude d'intelligence authentique est un dialogue dynamique avec les cultures. Comme le dit Paul Valéry : « *Penseurs sont gens qui repensent et qui pensent que ce qui fut pensé ne fut jamais assez pensé.* »



EXERCICE 2

Lisez le texte suivant et répondez aux questions qui l'accompagnent.

« La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les a affranchis depuis longtemps d'une direction étrangère (...) restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs, et qu'il soit si facile à d'autres de se poser en tuteurs des premiers. Il est si aisé d'être mineur ! Si j'ai un livre, qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin, qui décide pour moi de mon régime, etc., je n'ai vraiment pas besoin de me donner de peine moi-même. Je n'ai pas besoin de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront bien de ce travail ennuyeux. Que la grande majorité des hommes y compris le sexe faible tout entier tienne aussi pour très dangereux ce pas en avant vers leur majorité, outre que c'est une chose pénible, c'est ce à quoi s'emploient fort bien les tuteurs qui, très aimablement, ont pris sur eux d'exercer une haute direction sur l'humanité. Après avoir rendu bien sot leur bétail, et avoir soigneusement pris garde que ces paisibles créatures n'aient pas la moindre permission d'oser faire le moindre pas hors du parc où ils les ont enfermées, ils leur montrent le danger qui les menace si elles essaient de s'aventurer seules au dehors. Or, ce danger n'est pas vraiment si grand ; car elles apprendraient bien enfin, après quelques chutes, à marcher ; mais un accident de cette sorte rend néanmoins timide, et la frayeur qui en résulte détourne ordinairement d'en refaire l'essai. »



Kant, *Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ?*

1. Déterminez le thème et la thèse du texte.

Dans ce texte, extrait de l'opuscule *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Kant examine les entraves à l'autonomie intellectuelle. Traitant de la liberté et de ses conditions de possibilité, il affirme que les hommes sont responsables de leur servitude mentale quand ils la subissent et qu'ils pourraient, sans peines ni dommages, oser savoir, comme le recommande la devise des Lumières : « *sapere aude* ».

2. Déterminez la structure de l'argumentation du texte.

Kant définit d'abord l'état de minorité qui caractérise les hommes qui n'ont jamais fait l'effort de se servir de leur propre esprit, pour ensuite remarquer que l'arrachement à cet état est difficile tant les hommes s'y complaisent, pour enfin conclure à la rareté des hommes intellectuellement autonomes.

3. Expliquez les mots suivants : mineur, tuteur, directeur de conscience.

« Être mineur, dit Kant, c'est être incapable de se servir de son propre entendement sans la direction d'un autre. » La minorité se caractérise donc comme un état d'hétéronomie intellectuelle, c'est-à-dire que le mineur est celui dont l'esprit est soumis à des lois qui lui sont imposées de l'extérieur. Le mineur ne pense pas tout seul mais sous la conduite d'un autre qui lui impose ses vues, ses idées et sa façon de penser. Ainsi le tuteur, dont la charge légale est de prendre des décisions dans le bien de l'enfant et plus généralement dans le bien de celui dont il a la tutelle ; ainsi le directeur de conscience, auquel bien des hommes confient la charge de décider pour eux de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut penser. Au sens légal, être mineur, c'est n'être pas responsable juridiquement et être sous la responsabilité et la protection d'un adulte qu'on dit majeur (dans le droit français contemporain, âgé de plus de dix-huit ans). Ces

deux sens ne se confondent pas : on peut être intellectuellement autonome, savoir se servir de son esprit, être à l'origine de ses idées, sans suivre aveuglement les idées des autres, même si on a moins de dix-huit ans. De même, avoir plus de dix-huit ans n'assure pas forcément la majorité intellectuelle. Certains adultes sont soumis à des idées qui leur sont imposées (par l'opinion, la propagande, la télévision, les réseaux sociaux, etc., qui jouent le rôle de directeurs de conscience) et dont ils ne discutent pas le bien-fondé. On peut même être un vieillard mineur si l'on n'a jamais fait l'effort de penser par soi-même. A cet égard, l'âge n'est en aucun cas l'assurance de la sagesse.

Lorsque les hommes sont encore enfants et que leur entendement n'est pas assez développé, ils se laissent guider par l'entendement de leurs aînés. C'est là le principe de toute éducation. Mais le bon éducateur est celui qui apprend à l'enfant à progressivement utiliser son esprit de manière autonome. Une éducation réussie est celle qui aboutit à la possibilité de l'autonomie mentale et non pas celle qui maintient l'individu sous la coupe de ses éducateurs : « *Tes éducateurs ne sauraient être autre chose pour toi que tes libérateurs.* », dit Nietzsche sur ce même thème.

Mais pour penser tout seul, il faut faire des efforts. Il est toujours plus confortable d'adopter les réponses toutes faites de nos aînés sans prendre le risque de les remettre en question. Si l'on a pris l'habitude de la soumission mentale, les réflexes de pensée deviennent presque naturels. Néanmoins, cette difficulté ne doit pas être l'excuse de la paresse. Même s'il est difficile de penser par soi-même, l'homme a le devoir de s'y employer afin d'être vraiment digne du nom d'homme. Il ne doit pas se contenter d'être comme un pantin ou un perroquet bien dressé. Dès lors, on peut reprocher leur soumission aux hommes paresseux qui ne font pas l'effort de penser seuls : puisque penser par soi-même est un devoir (qu'exige l'idée que l'on se fait de l'humanité), ne pas le faire est une faute. L'autonomie intellectuelle est donc en même temps un devoir et une tâche difficile.

4. Quelle est la stratégie des tuteurs pour maintenir les hommes sous leur coupe ? Citez le texte et expliquez-le.

Pour penser par soi-même, il faut avoir du courage. En effet, cela suppose de remettre en question des vérités que nous ont léguées nos parents ou nos éducateurs. Il faut donc faire l'épreuve de la solitude et de la remise en cause. En outre, ce mouvement de refondation de nos idées nous arrache au confort des idées toutes faites, ce qui est douloureux. Il est toujours en effet plus reposant de se contenter de réponses fournies par d'autres plutôt que de prendre le risque d'avancer tout seul vers la vérité.

En outre, si un individu n'est pas poussé par ses éducateurs à penser tout seul, si on ne lui permet pas d'en « faire l'essai », une telle attitude lui paraîtra incongrue, voire inutile. De même qu'on ne peut correctement utiliser un outil si l'on n'a pas appris à s'en servir, de même on ne peut pas utiliser correctement son entendement si personne n'a indiqué le moyen de le faire. Cela signifie que pour penser tout seul, nous avons besoin d'un maître qui nous apprend à nous passer de lui et à nous débrouiller de manière autonome. Notons que, parfois, certains éducateurs pervers préfèrent maintenir leurs élèves dans un état d'hétéronomie mentale, qui leur permet de mieux les diriger et donc de mieux les asservir.

Par exemple, si l'on n'apprend pas à un enfant à décrypter les émissions de télévision, les billevesées des réseaux sociaux ou les messages de propagande, il est incapable de penser d'une autre manière que celle qu'on lui impose. Si l'on ne montre pas non plus à un enfant que certaines opinions sont réfutables, il tiendra pour vrai ce qu'on lui présente avec autorité, sans examiner avec sa propre raison la légitimité de ce qu'on lui assène.

« Que la grande majorité des hommes y compris le sexe faible tout entier tienne aussi pour très dangereux ce pas en avant vers leur majorité, outre que c'est une chose pénible, c'est ce à quoi s'emploient fort bien les tuteurs qui, très aimablement, ont pris sur eux d'exercer une haute direction sur l'humanité. Après avoir rendu bien sot leur bétail, et avoir soigneusement pris garde que ces paisibles créatures n'aient pas la moindre permission d'oser faire le moindre pas hors du parc où ils les ont enfermées, ils leur montrent le danger qui les menace si elles essaient de s'aventurer seules au dehors. » Ceux qui veulent gouverner les esprits s'y emploient de manière retorse, à la manière de Tartuffe dans la pièce de Molière, en trompant ceux qu'ils veulent dominer par une feinte et « aimable » douceur. En abrutiissant leurs ouailles (« après avoir rendu bien sot leur bétail ») et en leur imposant des œillères et une bride serrée, ils leur font croire qu'ils sont incapables de penser par eux-mêmes. Les tuteurs, maintenant les hommes sous leur coupe, peuvent alors en faire ce qu'ils veulent...

5. Est-ce la faute des hommes s'ils restent mineurs ? Justifiez votre réponse.

Les individus peuvent être soumis à un maître qui les brime et bride leur esprit en empêchant son plein épanouissement. Il en va de même pour les peuples. Si ceux-ci sont soumis à une autorité incontestée qui s'impose à eux, les esprits peuvent être collectivement dirigés. La propagande est, à cet égard, un bon exemple de moyen utilisé par le pouvoir pour empêcher les hommes d'accéder à l'autonomie intellectuelle. Hitler utilisa ainsi un certain nombre de moyens pendant le Troisième Reich pour imposer l'idéologie du National-Socialisme aux Allemands. De manière plus insidieuse, même dans les démocraties les plus libérales, il existe une forme d'imposition mentale qui soumet les plus paresseux et les moins lucides. Ainsi, dans notre société contemporaine, les médias imposent certains modèles et certaines valeurs (réussite sans effort, anti-intellectualisme, toute-puissance de l'argent, etc.) posées comme absolument justes. A force de répétition, les citoyens finissent par perdre leur liberté de pensée sans même s'en rendre compte.

Si la difficulté de penser par soi-même et le courage que cela suppose se heurtent à la paresse des esprits individuels, il en va de même au niveau collectif. Au lieu de faire l'effort de penser et donc de déterminer les conditions de leur autonomie véritable, les peuples ont souvent la faiblesse de préférer les idées toutes faites. Quiconque se dresse dans une foule pour remettre en question les opinions indiscutées et le confort du prêt-à-penser prend le risque de se faire rejeter par ceux qu'il voudrait libérer. Lorsque les peuples ont été abrutis au point d'une totale hétéronomie mentale, il devient périlleux d'espérer remettre en question un système d'idées toutes faites dont les victimes sont en même temps les passifs complices. On peut donc admettre que les hommes ne sont pas responsables de leurs déterminations mentales, mais puisqu'en prendre conscience est possible, s'y refuser est une faute.

4. Expliquez précisément : « Or, ce danger n'est pas vraiment si grand ; car elles apprendraient bien enfin, après quelques chutes, à marcher ; mais un accident de cette sorte rend néanmoins timide, et la frayeur qui en résulte détourne ordinairement d'en refaire l'essai. »

Au sens propre, une entrave est un lien qui retient les pattes des animaux pour gêner leur marche et les empêcher de s'enfuir. Une bête entravée dès son plus jeune âge ne parvient pas à courir comme le ferait un animal libre de ses mouvements depuis toujours. Les hommes qui rejettent les « entraves qui perpétuent la minorité » doivent peu à peu apprendre à penser avec une envergure plus grande dans leurs mouvements intellectuels. Cela suppose, outre un effort, une attention soutenue pour ne pas trébucher. De même que l'animal libéré de ses liens sera maladroit et pataud, de même celui dont l'esprit n'est plus soumis aux rets des idées toutes faites commencera par être malhabile avant de correctement faire usage de son entendement. C'est pour cela qu'il doit « oser » (*audere*, en latin), prendre le risque, s'engager courageusement à penser, à apprendre, à « savoir » (*sapere*, en latin).

Est majeur celui qui n'a plus besoin des autres pour penser. La majorité intellectuelle est synonyme d'autonomie : celui qui pense seul obéit aux lois qu'il se fixe à lui-même. Cela ne signifie pas nécessairement que la formation intellectuelle est solitaire. Celle-ci suppose des lectures et des rencontres : la fréquentation des auteurs anciens et la compagnie des savants et des penseurs sont les conditions indispensables de l'épanouissement intellectuel. Néanmoins, celui qui a quitté sa minorité saura passer au crible de sa raison ce qu'on lui dit et ce qu'il apprend, et il utilisera son esprit de manière critique pour n'être pas dupe de ce qu'on lui présente. Le majeur intellectuel n'a plus d'autre maître que la raison.

La liberté est pensée dans ce texte comme autonomie, c'est-à-dire comme le fait de se donner à soi-même ses propres lois. Est libre celui qui n'est pas soumis aux autres et dont le seul maître est la raison. Celui qui pense par lui-même ne pense pas n'importe quoi, n'importe comment, puisqu'il se doit d'obéir aux règles que lui dicte son esprit. Il n'avance pas au hasard, mais dans le chemin que tracent la logique et la rationalité. Néanmoins, il emprunte ce chemin sans y être obligé par personne. Cette conception de la liberté découle de ce que l'on appelle « l'esprit des Lumières », caractéristique du XVIII^e siècle européen (rappelons que le texte étudié ici est extrait d'un opuscule publié par Kant en 1784, et intitulé *Qu'est-ce que les Lumières ?*). A cette époque, les philosophes (Voltaire, Diderot, Rousseau, etc.) se livrent à une révision critique des notions fondamentales concernant l'homme et la société. Ils rejettent les solutions théologiques et métaphysiques héritées de la tradition et fondent un nouvel humanisme, basé sur une confiance entière dans la raison humaine et sur une foi optimiste dans le progrès de l'humanité. Les penseurs de l'époque considèrent que la diffusion des « lumières » parmi les hommes doit pouvoir permettre de contribuer au bonheur et à la libération politique et mentale de l'humanité, en combattant l'intolérance et le despotisme et en aidant les individus à acquérir une raison autonome, débarrassée des préjugés et des superstitions.

Penser par soi-même n'est ni douloureux ni dangereux. Les quelques erreurs qu'on peut faire au début sont comparables aux chutes que fait l'enfant qui apprend à marcher : fréquentes mais sans gravité. De même qu'il faut apprendre à l'enfant à se tenir sur ses jambes et à renoncer à ramper, ce qui pourtant lui permet, au début, d'aller beaucoup plus vite qu'en marchant, de même, il faut inciter les esprits à vaincre leur timidité en leur assurant qu'ils penseront plus efficacement quand ils seront débarrassés des lisières mentales qu'on leur impose.

